

Hervé Ghesquière raconte sa captivité aux étudiants

Journaliste de France Télévision, Hervé Ghesquière a été otage des Talibans pendant 547 jours. Intervenant à l'université de Valenciennes, il est revenu à la fac pour échanger avec les étudiants.

Ils se sentaient forcément concernés. Pendant plus d'un an, ils ont suivi de près les mésaventures d'Hervé Ghesquière et de Stéphane Taponier, les deux journalistes de France Télévision, retenus en otages par les Talibans en Afghanistan du 30 décembre 2009 à juin 2011.

Alors, quand Marie et Adeline, étudiantes en culture, administration et médias à l'université de Valenciennes, ont su qu'elles pourraient rencontrer Hervé Ghesquière (qui a donné des cours à la formation JORIS de l'université), elles ont forcément été intéressées et ont eu envie de connaître les détails de cette captivité. Pourtant, lors de la rencontre le lundi 9 janvier à l'université du Mont Houy, le journaliste ne s'est pas trop étendu sur sa détention. Le souvenir de cette séquestration est encore trop présent pour qu'il puisse l'exprimer avec des mots, devant un petit comité. « C'était dur et très compliqué », dira-t-il, en ajoutant qu'il préfère s'exprimer par écrit.

Un peu gênés, certains étudiants ont préféré orienter le débat du côté de la politique, de la stratégie militaire mais aussi de l'avenir de l'Afghanistan dont l'équilibre est mis à mal par les guerres et la présence des forces étrangères sur place. C'est avec beaucoup d'humour, un brin d'ironie et



Hervé Ghesquière était présent aussi le soir aux Tertiales (photo Antoine Lukaszewski - clp).

« Je serai là pour la remise des diplômes et l'année prochaine, quand mon livre sera bouclé, je reviens »

qui lui ont été confisqués par deux fois mais dont il garde encore la trace dans sa mémoire. « On ne doit pas sombrer dans des pensées trop noires, il faut tenter de se donner des rendez-vous, ne pas perdre le fil du temps, notamment en écoutant des émissions à la radio... »

547 jours passés, dont huit mois seul, aux mains des

otages, en changeant de lieux régulièrement. En gardant espoir. « Et vous avez pensé à vous échapper ? », lui demande un étudiant. « Oui. Nous n'étions pas ligotés, jamais maltraités physiquement même si nous étions dans des endroits sales et que la bouffe était exécrable. En avril, mai et juin 2010, j'ai pensé à m'échapper mais c'était compliqué. Ce n'était possible que les jours de pleine lune sinon il faisait trop noir. J'avais élaboré mon plan et à ce moment-là, j'ai changé de planque. Dans cet endroit, il y avait une toute petite fenêtre, une porte en bois moyen-âgeuse et un chien, bref ce n'était plus possible... Finalement, c'était un soulagement car je pensais tellement à l'évasion que je n'en dormais plus. »

Loin de se poser en victime, Hervé Ghesquière affirme que ni lui, ni Stéphane Taponier, n'ont pris de risques inconsidérés. Aujourd'hui, à l'heure où il raconte quelques brides de son histoire, il a également une pensée pour tous les otages, Français et étrangers, dans le monde. Quand il évoque leur libération, il insiste pour dire que la médiation a forcément aidé, « nous en sommes la preuve vivante », tout en ajoutant, « quand l'Etat dit qu'il n'y a pas eu de rançon, nous savons que ce n'est pas vrai. Chaque prisonnier vaut une somme d'argent. Aujourd'hui, je sais com-



Plus de 300 étudiants, profs et administrateurs de l'université étaient présents.



VOIR NOTRE REPORTAGE VIDÉO

www.lobservateurduvalenciennois.fr

bien de prisonniers, je sais combien d'argent, ils représentent mais je ne le donnerai pas... », glisse-t-il dans un sourire. Humaniste, toujours passionné par son métier, Hervé Ghesquière serait prêt à repartir. Selon lui, cette prise d'otage est « un accident du travail ». « Ça fait une vingtaine d'années que l'on couvre, pas que ça, mais régulièrement des conflits : Yougoslavie, Rwanda, Irlande du Nord qui est un autre type de conflit... On sait les risques qu'on prend, on les mesure, on essaie de limiter au maximum ce risque mais on sait que ça peut arriver. On sait qu'on peut être pris éventuellement en otage, blessé voire être tué et à partir de ce moment-là, on prend

nos responsabilités ».

Cependant, cette expérience a développé chez le journaliste une autre manière de voir son travail, plus humaine, « tenter de ne plus être cynique, mieux comprendre les gens qui sont en face de moi et faire des choix, prendre le temps ». Une chose pas évidente dans un métier où il s'agit d'aller de plus en plus vite. De prendre le temps pour son métier, pour sa famille mais aussi pour transmettre cette fibre journalistique. « J'étais à l'université cet après-midi, je serai là pour la remise des diplômes et l'année prochaine, quand mon livre sera bouclé (sortie prévue en septembre), je reviens. » ■ LC